

## *L'objet et le rien*

*P*our conceptualiser la relation d'objet, il faut commencer par préciser un peu le sens dans lequel la notion d'objet sera envisagée. Comme point de départ seulement, nous concevrons l'objet selon les vues de Freud tout au long de son œuvre ; c'est-à-dire que l'objet sera conçu en fonction de la pulsion ou du désir : « L'objet de la pulsion est ce en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but<sup>1</sup>. » Par la suite, nous parlerons aussi de « relation d'objet » dans le sens plus global d'un mode psychique d'organisation de la relation du sujet avec le milieu et le monde environnants.

Ils sont bien étranges ces psychanalystes. C'est depuis près de cent ans qu'ils cherchent et ils n'ont pas encore trouvé leur objet ! Ce que cette boutade contient de vérité est tout à l'honneur du psychanalyste. Il a appris à reconnaître que son objet n'est pas celui de la science expérimentale, qu'il échappera toujours à l'observation directe, le monde fantasmatique et inconscient est d'un autre ordre. C'est ce qui lui confère son prix et sa complexité. Il faut dire que, malheureusement, trop de psychanalystes aujourd'hui se montrent disposés, comme disent Jean Laplanche et André

Green, à troquer « l'enfant vrai de la psychanalyse pour l'enfant réel de la psychologie expérimentale ».

Le jeune édifice métapsychologique a subi plusieurs secousses qui ont laissé diverses fissures : Adler, Rank, Jung, Ferenczi.

Freud n'a pas cédé de terrain substantiellement. Plus près de nous il y eut la controverse Bowlby-Anna Freud sur laquelle je serai bref.

Anna Freud<sup>2</sup> corrigea une affirmation de Bowlby en précisant que le psychanalyste ne porte pas son attention directement sur l'activité pulsionnelle — comme le prétendait Bowlby — mais sur la représentation mentale de la pulsion. Bowlby disait que le principe du plaisir selon Freud était une représentation pulsionnelle... Anna Freud a répliqué que non, que le principe du plaisir est un principe qui gouverne toute l'activité mentale incluant le lien à la mère. Elle était bien d'accord pour dire avec Bowlby que l'attachement de l'enfant à la mère est le résultat de « primary biological urges » (besoins biologiques primaires) en fonction de la survie, mais en ajoutant que la pensée freudienne essentielle assume l'idée d'une disposition innée à investir de libido la personne qui procure des expériences de plaisir, et ce ne sera pas automatiquement la mère.

Lors d'une rencontre personnelle avec Bowlby pour discuter de ses positions théoriques, il dit à un moment donné, sur un ton très paternaliste : « Vous savez, on n'a plus besoin de la théorie des pulsions et encore moins de la théorie de la répétition compulsive. » Nous pouvons aujourd'hui mettre cela en parallèle avec la pensée d'un René Roussillon qui disait récemment que l'essentiel en psychanalyse, surtout en psychopathologie, c'est la théorie de la compulsion à la répétition.

Parallèlement est survenue une autre secousse dont nous subissons encore les répercussions. Les principaux artisans en furent Fairbairn, Guntrip et plus récemment H. Kohut et la *self-psychology*. Je me risquerai à résumer le tout en disant que des psychanalystes, en grand nombre cette fois, se montrent disposés à troquer la dynamique pulsionnelle pour la relation d'objet (*Object-Relations Theory*). Dans mes heures de doute, s'il en est là-dessus, ma mémoire me réveille en me rappelant que Winnicott, si sensible aux arguments de Fairbairn — l'homme est « objet seeking » et non pas

« pleasure seeking » —, et malgré ses vues pénétrantes sur le rôle central de l'objet, n'en a pas moins clos le débat pour ce qui le concerne en disant que la théorie de Freud repose sur une base plus fiable, plus riche. La primauté fondamentale de la pulsion, du désir et de l'inconscient tiendra le coup, avec des mises au point substantielles.

Cela dit, on n'a pas tout dit. Tout en reconnaissant qu'il faut veiller à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, il ne faut pas non plus désacraliser l'objet à la légère. On ferait gravement fausse route.

Freud est responsable de beaucoup de malentendus. Dans ses définitions académiques et biologisantes de l'objet, il ne lui accorde qu'un rôle très secondaire : n'importe quel objet fera l'affaire pourvu qu'il permette la satisfaction. L'objet est à la périphérie de la pulsion dans la métapsychologie naissante. C'est pourtant le même Freud qui, très tôt dans ses élaborations théoriques, donne une place centrale à la relation transférentielle au sein de laquelle pulsion et objet sont soudés inextricablement, formant les deux parties intégrantes d'un seul corps. Parlant du mélancolique en 1923, il n'hésitera pas à dire que « vivre c'est être aimé... être aimé par le surmoi » ; il ne dit pas que vivre c'est trouver satisfaction à la pulsion. Toute sa vie, il maintiendra ces deux conceptions de l'objet, il ne renoncera jamais à la première, celle qui tient l'objet à l'écart, même si dans la deuxième, l'objet est en somme devenu premier, omnipotent, maître absolu. Freud dira en effet que dès l'instauration du surmoi, la sauvegarde de la relation à l'objet d'amour, qui impose des restrictions au plaisir, prime sur le principe du plaisir. Dans ce cas, la primauté de la pulsion ne devient-elle pas bien relative, nominale, en somme une monarchie constitutionnelle ? Peut-être.

J'avoue que pendant plusieurs années, sur le plan théorique, j'ai adopté les vues de Freud sur la pulsion et l'objet, où l'objet n'est qu'une composante subsidiaire, conception plutôt royale où l'un n'est que le vassal de l'autre qui règne. Mais pour ce faire, quand j'y pense rétrospectivement, il m'aura fallu opérer sur la base d'un clivage. Comment le voir autrement, étant donné que je n'avais aucune peine à suivre Winnicott qui disait qu'un enfant seul ça n'existe pas et qu'une mère seule non plus ça n'existe pas ; l'un n'a pas d'existence sans l'autre ; ou encore, étant donné la spontanéité

avec laquelle je pouvais suivre le même Freud dans le passage déjà cité sur la mélancolie où l'objet prime sur le désir.

Comment rendre compte de la position de Freud dans la plupart des controverses sur l'objet ? C'est la pensée d'André Green qui me donne le plus de satisfaction. Il nous dit dans *La folie privée* que Freud, après 1914, a négligé la théorie du narcissisme pour mettre l'accent sur les options fondamentales et, par-dessus tout, la compulsion de répétition. Et, plus précisément, « si Freud se méfie de tout glissement vers l'objet, c'est qu'il redoute la régression de la théorie vers une conception qui accorde trop à la conjoncture, au réel, à l'événement, qu'il ressent comme autant de dangers susceptibles de diminuer la part de l'inconscient en vue de rétablir une prééminence du conscient<sup>3</sup> ». C'est de ce côté que vont les sympathies théoriques de Green. Cela ne l'empêchera pas de dire en 1993, dans *Le travail du négatif*, que si Freud a connu tant d'impasses, tant de difficultés à intégrer sa théorie du narcissisme à celle des pulsions de vie et de mort, c'est « peut-être à cause d'une conception insuffisante de l'objet, même envisagé, dit-il, dans la perspective de la primauté accordée à la pulsion<sup>4</sup> ».

Il nous faut donc essayer de redorer le blason de l'objet au sein de la relation d'objet sans pour autant sacrifier l'essentiel.

La suite de mes remarques sera divisée en trois brèves parties, correspondant à *trois temps* de la théorie.

#### 1) Le temps de la névrose de transfert

Temps relativement heureux de la théorie de la relation d'objet en fonction de la relation transférentielle elle-même conçue comme vicissitude du désir ou de la pulsion.

En démontant les projections et en réduisant le refoulement, l'analyste, qui est pris pour l'autre, pour l'objet interne, amène l'analysant à réinvestir ses objets, objets internes, à mettre à jour son désir dans l'espoir qu'il y renonce. Ainsi l'analysant est appelé à effectuer un travail de deuil quant à la satisfaction des désirs infantiles portant sur les objets d'amour (et de haine) infantiles.

Trois brèves remarques sur l'objet :

a) Il est interchangeable, n'importe quel analyste, ou presque, deviendra objet de transfert. Freud aurait-il eu raison de ne lui assigner qu'une place secondaire ?

b) Cette façon de voir est trompeuse, elle n'est pas métapsychologique. Il faut plutôt considérer que cette variabilité prouve la permanence de l'objet, de l'objet interne, peu importe qu'il ait à se faire représenter de façon multiple, car au fond, il est un, toujours le même, soudé à la pulsion.

Je m'associe à René Diatkine pour ajouter une précision au sujet du transfert : « Le concept d'objet désigne ce qu'il y a de *continu* dans les fluctuations d'investissements et dans les temps successifs auxquels ils se réfèrent...<sup>4</sup> » Et Diatkine d'ajouter : « Reste ouverte la question : Est-ce la pulsion ou l'objet qui a un effet organisateur sur le psychisme ? » Il se fera pourtant affirmatif en faisant un bref historique du concept d'objet, en disant que ce concept « a pris du poids. Il est passé du rôle de support contingent au jeu pulsionnel à celui d'organisateur de la vie psychique<sup>5</sup> ».

c) Corollaire, en poursuivant avec Diatkine :

Les objets internes véhiculent une dimension historique sans cesse renouvelée. Et dans la névrose de transfert, la projection n'opère jamais à l'état pur : dans la représentation mentale que l'analysant se fait de l'analyste, la personnalité de ce dernier y entre toujours pour quelque chose.

2) Le temps des structures limites

Avec ce type de patients, la théorie classique de la relation d'objet dans l'optique du transfert trouve peut-être son Waterloo. Il serait ici moins question de retrouver l'objet que de le *trouver*, en trouver un sur fond d'absence. Moins question de renoncer à une relation que d'en établir une première. La base de tout serait une attente première, restée en suspens, en attente d'un objet.

Ces patients ne sont pas psychotiques. Il faut donc postuler la présence d'objets internes, si chancelants qu'ils soient. Alors les choses se

compliquent. Entre trouver l'objet ou le retrouver, la démarcation n'est pas absolue. Il y a des degrés.

L'objet premier, la mère, aura été suffisamment manquant ou inconsistant pour que ces patients établissent alternativement deux types de relations thérapeutiques.

a) Le premier type s'apparente de loin aux névroses de transfert. Hantés par des objets internes menaçants et/ou idéalisés, ces patients projettent massivement sur l'analyste. Mais ils projettent avec une intensité telle qu'ils se retrouvent aux frontières de la pensée délirante. C'est plus ici le mode de l'équation symbolique (H. Segal) que celui de la symbolique. L'analyste, à peu de chose près, *est* la mère. L'intensité de cet investissement et le débordement ont amené à parler de transfert psychotique chez ces non-psychotiques. Expression galvaudée. La métapsychologie n'y trouve pas son compte. Dans ces heures si lourdes pour l'analyste, le ça déborde le moi, se fait envahissant, on le voit bondir directement sur l'objet à haïr, à détruire, à idéaliser, à aimer vertigineusement. L'objet interne est éclipsé, emporté par le torrent. De sorte que nous assistons à de l'actuel qui efface toute catégorie temporelle conférant une absolue saveur d'*actualité* à ce qui nous paraît appartenir au passé. Tout est dans le présent et les pulsions de vie et de mort se déchaînent. Même les mécanismes primitifs sont débordés et inopérants. C'est seulement dans la séquence immédiatement subséquente que le moi reprendra un peu ses esprits avec la projection, le clivage, le déni et l'identification projective. Dans tout cela, la clinique psychanalytique semble montrer que les assauts viennent plus souvent de la haine et de la pulsion de mort que de la pulsion de vie, et il est peu question de transfert proprement dit.

b) Le deuxième type de relation thérapeutique a beaucoup de parenté avec le premier. La différence viendrait du fait qu'il serait moins déclenché à partir de l'action d'un objet interne. Plus directement que tantôt, l'analyste n'est rien d'autre que lui-même, il n'est pas un représentant, à aucun degré. C'est l'objet trouvé. En précisant ma pensée, je nuancerai un peu mon affirmation. Sous prétexte que l'analyste est l'objet trouvé plutôt que retrouvé, nous ne sommes pas pour autant justifiés de postuler qu'il n'est

rien d'autre que lui-même. S'il est enfin trouvé, c'est que dans le monde préreprésentationnel du patient, un pré-objet existait : sans ce pré-objet, collé au désir, aucune relation d'objet ne s'établirait. Par pré-objet j'entends, hypothétiquement, une étape psychique analogue à ce que Piera Aulagnier dit au sujet de la formation ou de l'émergence de la pensée. Elle postule que pour résoudre l'énigme de l'apparition de la capacité de penser, il faut qu' « il existe un avant de la pensée<sup>6</sup> ». On aurait beau mettre un enfant psychologiquement autiste en présence d'un même objet pendant des mois, aucune relation ne s'établirait. Le pré-objet est mort et l'objet interne, si jamais il fut, n'est plus, il a été détruit, effet du rejet. Et si le pré-objet est mort c'est que le désir n'est plus. Il n'y aurait plus, comme dit Piera Aulagnier, que le désir de *non-désir*.

Dans la mesure où l'analyste répond au pré-objet, il n'y a pas transfert. S'il y a répétition ce ne peut être que celle d'un mouvement en quête d'une relation en puissance. Ce serait le premier temps de la compulsion à la répétition.

Dans les moments de dépendance suraiguë et source de trauma (les vacances...) les interprétations de l'analyste portent moins sur un passé qui se répète que sur un présent qui a valeur d'absolu.

### 3) Le temps du négatif

Grâce au travail de pionniers de Winnicott et de Green, les psychanalystes sont à même de porter leur attention au cours de la cure sur la *reproduction* du vide, du rien, de l'absence. Ici, nous sommes en plein « travail du négatif » (Green). Je dis bien reproduction, et non projection. Nous sommes, j'oserais dire, en présence de la compulsion à la répétition en culture pure. Mais l'expression est peut-être équivoque. Au cours de psychanalyses avec des personnalités limites, Winnicott en vint à reconnaître, le contre-transfert aidant, que dans le fonctionnement mental de patients très carencés, seul le négatif est conceptualisé comme réel. La structure mentale s'est fixée sur l'absence et est devenue désormais indépendante des futures apparitions et disparitions des objets dans la réalité, y compris l'analyste. Ce serait là une des plus radicales réactions thérapeutiques négatives. Green dira que le négatif s'est imposé comme

une relation d'objet organisée et indépendante. Ces patients persévèrent à n'investir que le rien, que l'absence. C'est leur seul objet, le seul type de relation qu'ils connaissent ; ils y trouvent plus de sécurité qu'à risquer un nouvel investissement dans le monde extérieur. La pulsion et l'objet sont à ce point indissolublement liés que si l'objet vient à manquer, la pulsion transformera le non-objet en objet, c'est-à-dire, pour revenir à Winnicott, que l'absence (d'objet) sera investie comme quelque chose de réel. Dans le scénario inconscient du sujet, l'absence peut en venir à prendre plus de poids (investissement) que la présence réelle du psychanalyste. L'analyste ne devient pas investi, ou du moins le temps pour que cela advienne est démesurément long et prend des voies très tortueuses et pénibles. Les chances thérapeutiques de la psychanalyse s'améliorent relativement quand le vide ou l'absence en viennent à être représentés par un mauvais objet et que ce mauvais objet est personnifié par l'analyste par voie de projection. Le patient alors ne voudra à aucun prix que l'analyste-objet devienne autre chose qu'un mauvais objet. À ce niveau de fonctionnement surtout, la pulsion est adhésive, conservatrice à l'extrême, elle ne lâche pas sa proie. Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

Tant que le patient n'investit que l'absence en présence de l'analyste, il y aurait une relation négativement transférentielle, par analogie avec l'hallucination négative. Aucune place n'est faite à l'objet par crainte de la relation d'objet. Structure phobique primaire. La quête de l'objet idéal primaire est étouffée car, comme le dit André Green, tout objet est un « objet-trauma », toute nouvelle relation est pressentie comme porteuse de potentialité traumatique. Perdre le mauvais objet, c'est retrouver le néant. L'analyse viserait à rendre prudemment l'objet moins intolérable pour que puisse se développer un commencement de relation d'objet avec tous les risques d'orage qu'elle entraîne nécessairement.

Confrontés que nous sommes à ces divers scénarios, comment conclure sur l'importance respective de la pulsion et de l'objet dans la constitution du psychisme ? Je conclus avec Piera Aulagnier qui, tout en allant jusqu'à proposer que l'offre du sein maternel *précède* le désir du sein, elle n'en maintiendra pas moins que le pivot central de toute la structure mentale est constitué par le sort réservé à l'objet par les investissements libidinaux. L'objet est à la merci de ces derniers. André Green propose, pour notre

réflexion, que « les pulsions sont au fondement du psychisme », qu'« il y a pulsionnalisation du psychisme » et par ailleurs, que « la pulsion est en elle-même objectalisante », c'est là la fonction de *liaison* de la pulsion de vie<sup>7</sup>.

Est-ce à dire que le débat pour attribuer la priorité soit à la pulsion, soit à l'objet dans la détermination du fonctionnement de la psyché est un faux débat ? Est-ce signifier qu'il n'y a pas priorité ? Je ne crois pas. Pour le moment du moins. Pour une simple raison : c'est-à-dire que s'il est vrai que « la pulsion est objectalisante » dans le vécu immédiat du sujet, on ne saurait soutenir que, de son côté, l'objet soit par nature pulsionnalisant.



#### NOTES

1. S. Freud, « Pulsion et destins des pulsions », in *Métopsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.
2. In *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. XV, 1960.
3. A. Green, *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.
4. A. Green, *Le travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 1993.
5. R. Diatkine, « Le concept d'objet et l'analyse du transfert », *Psychanalyse en Europe*, Bull. n° 39, 1992, p. 57-70.
6. P. Castoriadis-Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F., coll. « Le fil rouge », 1975, p. 18.
7. A. Green, *Le travail du négatif*, *op. cit.*